

Supposant, avec l'optimisme et la bienveillance que nous lui connaissons tous, qu'un littéraire sait écrire, Jean Pierre Paradol m'a demandé d'évoquer quelques souvenirs de la vie d'interne à Jean PERRIN, ce dont je m'acquitte très volontiers.

Tremper de proustiennes madeleines dans une quelconque infusion ne saurait faire revivre ce " Temps perdu " dans toute sa fraîcheur et sa vivacité : mieux vaudrait s'emplier les alvéoles pulmonaires de l'âtre fumée d'un mégot de gauloise, de préférence après s'être enfermé dans des toilettes un rien douteuses, pour ressusciter ce passé-là - le nôtre - tant sèches, clopes, tiges furent aux frasques et transgressions potachesques ce que le tord-boyaux fut à l'Amérique des " bootleaaers ". Tel est, souvent, le résultat des strictes prohibitions.

J'entends déjà, après ce préambule, quelques habitués de la mise en boîte laborieuse, que je ne nommerai pas, me traiter de Proust de pissotières : qu'ils sachent donc, les ignares, que le petit Marcel hantait effectivement les chalets de nécessité, mais c'était à d'autres fins.

Le clope (je dis bien " le " et non la) comme il est aujourd'hui de mode, se composait d'une portion de gauloise (un à deux tiers) entamée lors de quelque interclasse et pieusement conservée dans la poche de poitrine de la blouse grise du pensionnaire, laquelle s'imprégnait ainsi d'un âcre parfum propre à décourager les mites les plus voraces.

Tel était le clope.

Comment se fumait-il ?

Furtivement. Tenu entre le pouce et l'index, recouvert par la paume de la main, creusée en coquille et prête à se dissimuler à la moindre alerte dans la poche latérale de la blouse. Après un regard circulaire, le clope était porté subrepticement à la bouche pour un " gouls " (goulée), sa fumée étant ensuite exhalée en soufflant vers le bas.

Et où se fumait le clope ?

J'ai déjà évoqué un lieu : les " lieux " point fort : la sécurité... mais laissant à désirer pour ce qui était du confort et de la convivialité, car tirer la goulée avait aussi une fonction sociale, rituelle, initiatique même.

Ainsi préférions-nous les cabines sans portes de la cour de la piscine, lorsque l'on nous laissait y accéder. C'était le cas par temps de pluie. Les autres jours les pions s'opposaient avec des succès divers au tropisme qui nous poussait vers ces chères cabines, où nous trouvions non seulement la sécurité du fumeur mais aussi un semblant d'intimité, l'occasion d'échapper, le temps d'une " récréée " à la promiscuité inhérente à la vie d'interne.

Nous fûmes délogés un jour par un pion qui pour prévenir notre retour passa le reste de la récréation à déambuler autour du bassin ovale de la piscine désaffectée, défilant devant un groupe de potaches qui à chaque passage, scandaient " un tour de con ! deux tours de cons ! ". Je ne sais plus à quel chiffre la cloche nous appelant à l'étude arrêta le décompte.

Dans le prolongement des cabines s'étirait l'atelier du factotum qui se terminait en joignant en anale obtus par un portail

rarement utilisé, ménageant ainsi un recoin très protégé, pour peu qu'un " tus " vigilant y fut exercé.

Cette évocation nostalgique du tabagisme adolescent est, j'en ai conscience, tout à fait conscience, contraire au " politically correct " de notre fin de siècle, mais l'on m'accordera que nous ne nous adonnions pas à l'usage d'autres herbes que celle introduite par Nicot.

Sept ans de bahut constituant un vaccin assez efficace contre l'esprit " politiquement correct ", je n'hésiterai pas à traiter maintenant des chansons de corps de garde, les " plaisirs des dieux " que notre cher " papa " (il faut lire J.P. Paradol) affectionnait et qu'il nous apprenait dans l'escalier qui conduisait à la classe de sciences nat. du père Brunet (quel PROFESSEUR) : clopes et chansons paillardes étaient pour nous élèves de seconde, première, où terminale, ce que la toge virile était aux jeunes romains. S'y adonner, en dépit des périls, fondait notre prestige d'anciens aux yeux de la bizutaille admirative.

Ces refrains gaulois étaient entonnés le soir, surtout à la veille d'une " fuite ", petite ou grande, ou, plus grave, le dimanche soir, sur la plate-forme arrière du trolley n° 20, au grand scandale des braves habitants de St Cyr au mont d'Or, qui dès le lendemain, ne manquaient pas de s'en plaindre à la " strass ".

Cette dernière répondait aux choristes paillards. comme à toute forme d'action collective, chahut, manifestations (purée de pois ! purée de pois !) par des sanctions collectives, ou une forme subtile de désignation : " j'en prends cinq au hasard ! Loste, Juvin, Rosner, Paradol, Pradinaud ".

Il ne sera pas ici question de certains exploits individuels demeurés fameux : battant de la cloche emmitouflé d'une chaussette Drapeau frappé d'une quille arboré au paratonnerre de la chapelle, une veille de vacances : il faut bien garder quelques sujets de conversation pour les dîners du troisième lundi du mois.

—

Il a été beaucoup question de discipline et de transgressions : c'était l'ordinaire du

potache.

Car:

Nous avons vécu les dernières années du lycée napoléonien, à quelques adoucissements près des sonneries électriques ayant remplacé les roulements de tambour.

Ce n'était certes pas " Beribi ", mais ce n'était pas non plus " l'abbaye de Thelème " ; il y avait, cependant des vestiges archéologiques de thélémisme, piscine et tennis désaffectés, " " parc interdit " ".

Libre à chacun, en fonction de ses souvenirs, de placer où il veut le curseur entre ces deux extrêmes - béribi et Thélème -.

Disons que ceux d'entre nous qui ont rempli leurs obligations militaires en tant qu'hommes du rang n'ont pas vraiment connu de difficultés d'adaptation.

Les plus rebelles au système les habitués des convocations " où vous savez " le vendredi à 19 heures, qui ont souvent aussi subi les rigueurs du " falot " voire été victimes d'une " exclusion immédiate et définitive " ne sont pas ceux qui, parmi les anciens, ont le plus mal réussi.

Preuve de l'efficacité corrective des sanctions disciplinaires ou illustration d'une tendance à assimiler " fortes personnalités à fortes têtes ".

Ce système avait, rendons-lui cette grâce, des vertus négatives, réactives serait plus juste : nous lui devons tous le sens de l'amitié et de la solidarité, le minimum d'expérience de la révolte nécessaire à une personnalité équilibrée, l'horreur de la délation, le dégoût de la servilité " à la lèche " et sans être pour cela anarchistes ou asociaux une certaine distance critique envers l'autorité, exercée ou subie (un peu ce que Pascal appelait " l'idée de derrière la tête " (Merci le Quick !)

Ces années d'internat nous ont formé, ont contribué à faire de nous ce que nous sommes devenus.

Ai-je trop insisté sur ce qu'elles avaient d'un peu rudes ? Alors, qu'il soit dit aussi que le lycée napoléonien n'était pas forcément pire que les machineries pédagogiques et les réformes rabouées mises en place après sa dislocation.

Le système était efficace : il ne lui fallut pas deux semaines, lorsque je suis revenu à Jean PERRIN, pion cette fois, pour me faire passer du laxisme béat à l'activité répressive efficace, d'autant plus efficace qu'elle se fondait sur sept années d'internat. Pour faire de moi, en somme, le Vidocq du pionnicat ! Mais ceci est une autre histoire.....

Roger
CHEMAIN Dit
" le Zob".